



CHILD-HELP

3 FEMMES FORTES

COMPTE-RENDU ANNUEL 2021

Avenue De Keyser 58-60 boîte 19, 2018 Anvers

WWW.CHILD-HELP.BE

CHILD-HELP
Périodique trimestriel
P908095
Édition spéciale



3 FEMMES FORTES

TANZANIE OCTOBRE 2021

Chers amis de Child-Help,

Dans son sillage, 2021 n'aura pas laissé pour seule empreinte la Covid-19. Un nouveau million de famille de par le monde s'est trouvé concerné par le spina bifida et l'hydrocéphalie. On estime que 80% d'entre elles vivent dans les pays en voie de développement, où la plupart est privée de tout secours. En Ouganda – l'un des pays où nous intervenons – nos partenaires réalisent chaque année quelques 2000 interventions chirurgicales, ce qui représentent un tiers des besoins réels. C'est déjà en soi un grand succès et ce plus encore en temps de Covid-19, laquelle rend plus difficile l'accès aux soins.

Au moment où j'écris ces lignes, une guerre inconcevable fait rage en Ukraine et accapare à juste titre notre attention. Dans la mesure où Child-Help pourvoit aussi à l'aide d'urgence, nous avons pu rapidement nous adapter pour envoyer du matériel médical et soutenir le personnel qualifié dans la zone de guerre. Notre cible principale demeure toutefois le spina bifida et l'hydrocéphalie dans les pays à faibles revenus. Le soutien continu de milliers de donateurs permet à Child-Help de faire véritablement la différence pour notre groupe-cible.

Mon dernier carnet de voyage vous racontera l'histoire de trois femmes fortes. Gertrude est l'une d'entre elles.

Son sourire et le regard qu'elle porte vers l'avenir sont le plus beau couronnement de nos efforts. Parce qu'elle donne à voir le possible. Elle-même a un spina bifida, et elle partage son expérience avec d'autres personnes porteuses de handicaps au sein de notre Maison de l'Espoir de Mwanza.

Depuis juin, nous disposons de nos propres représentants nationaux en Ouganda et au Kenya. Ce qui renforce notre travail sur le terrain et transfère toujours plus de responsabilités vers nos partenaires du Sud.

Les Maisons de l'Espoir offrent un refuge aux enfants atteints de spina bifida et/ou d'hydrocéphalie et à leurs parents se trouvant dans des situations désespérées. Elles sont un foyer pour l'avant et l'après des interventions chirurgicales, ainsi qu'un lieu où il est loisible aux parents d'apprendre les uns des autres. Les parents y sont très impliqués. Ils travaillent au jardin et préparent ensemble le repas. Child-help comptait déjà à son actif plusieurs Maisons de l'Espoir, et en a ouvertes de nouvelles en 2021 au Guatemala, à Zanzibar et en Ouganda.

Child-Help a franchi une étape décisive en assurant la disponibilité locale de l'oxybutynine. Il s'agit d'un médicament qui

détend la vessie et s'avère déterminant dans la prévention des lésions rénales et pour l'acquisition de la continence sociale. L'oxybutynine peut désormais être importée légalement en Ouganda, où elle est conditionnée avant d'être acheminée vers 6 autres pays africains. A l'heure d'aujourd'hui, ce sont plusieurs centaines de patients qui en bénéficient. Ils pourraient être des milliers à l'avenir.

Outre celle de Gertrude, vous ferez encore la connaissance d'Edna et de Mwajuma.

J'espère que vous prendrez grand plaisir à cette lecture !

Lieven Bauwens
Président de Child-Help Belgique



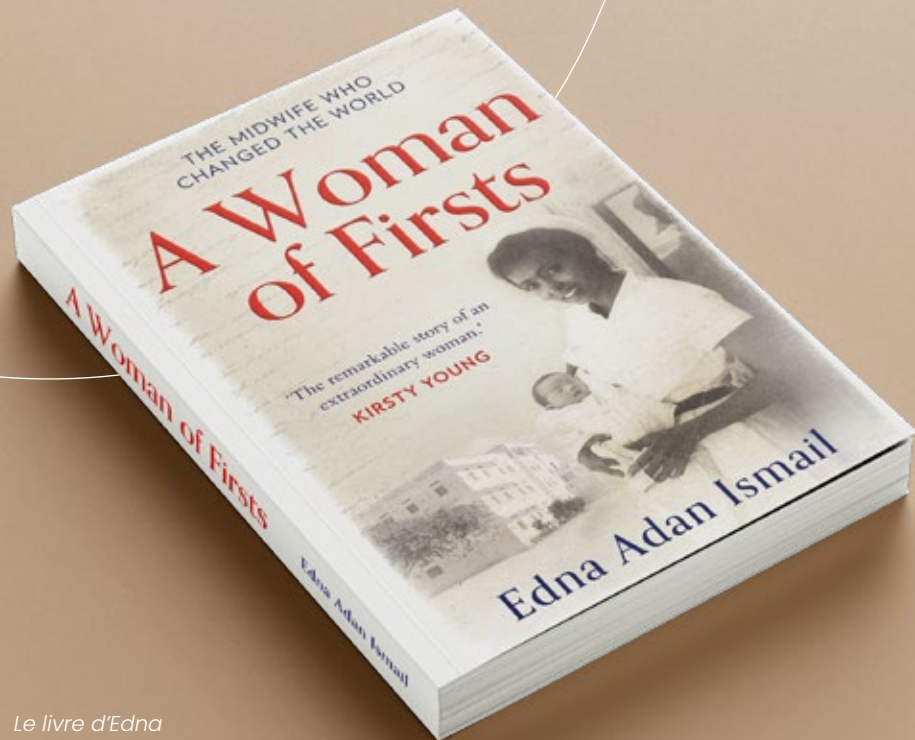
EDNA

J'ai menti à **Edna Adan Ismail** lorsque, au cours de la réunion « Zoom » à laquelle participaient également sa petite nièce Nimo et le jeune (et masqué) docteur Srushi, je lui dis avoir lu son autobiographie.

Edna détourna pudiquement le visage pour le cacher dans la paume de sa main, à la manière d'une petite fille de 8 ans. Edna est une « jeune » dame de quatre-vingt-quatre ans débordante d'énergie. En 2002 à Hargeisa (Somalie), **elle a fondé une maternité et un hôpital pédiatrique** - entités avec lesquelles nous souhaitons collaborer.

Cela fait des années que le docteur Dick Bransford, en passe lui aussi de devenir octogénaire, m'invite à le suivre dans ses voyages à Hargeisa. Vers la fin des années 1990, alors qu'il travaillait comme chirurgien généraliste au Kenya, il m'a contacté dans le but d'obtenir des shunts. Ce fut le point de départ d'années de collaboration, lesquelles ont permis à des milliers d'enfants kenyans de bénéficier de la chirurgie et du suivi dont ils avaient besoin. Après qu'il eut pris sa retraite comme médecin de l'aide humanitaire, il a continué à prendre l'avion toutes les 6 semaines pour Hargeisa afin d'opérer des enfants atteints d'hydrocéphalie et de spina bífida. Ce faisant, il a formé le Dr. Srushi puis l'a équipé en shunts des années durant. A l'hôpital d'Edna, il a rencontré Nimo, qui était de passage.





Le livre d'Edna

A woman of firsts
ISBN: 9780008305345
HarperCollinsPublishers

Nimo est une jeune avocate ; elle et sa famille, somaliennes, ont obtenu l'asile en Belgique alors qu'elle avait 10 ans. Dick convint Nimo, la Belge originaire du Somaliland, de prendre contact avec moi, l'autre Belge de sa connaissance, afin de poser les bases d'une collaboration. C'est une Nimo voilée qui m'a contacté depuis l'hôpital d'Edna, et ainsi « ouvert le bal ». J'ai eu plus tard l'occasion de la revoir en Belgique, mais cette fois vêtue à la mode et sans masque pour cacher son beau visage ni retenir les boucles de ses cheveux. Nimo, enfant de 2 cultures, a aujourd'hui le désir de retourner en Afrique.

Le livre imposant d'Edna trainait sur une étagère jusqu'à ce que, la semaine dernière, je remette la main dessus.

Accompagné d'Edna, je suis en route vers la Tanzanie pour y visiter nos programmes après pas loin de deux années de Covid-19. La pandémie a eu de graves répercussions sur notre groupe-cible. Les hôpitaux ont été pris d'assaut par les patients touchés par le virus, créant des files d'attente. Hier lors d'un échange « Zoom », le Dr Ron Baticulon – un neurochirurgien basé à Manille (Philippines) – a avancé que parmi toutes

les difficultés rencontrées par les parents pour être pris en charge à temps dans les hôpitaux, la Covid-19 était désormais la principale. Le grand hôpital d'Etat de Manille s'est trouvé complètement submergé par la pandémie. Assurer les transports parmi des centaines d'îles est en pratique impossible. Pour les enfants de notre groupe-cible, les portes des principaux centres chirurgicaux restèrent closes. Les premiers chapitres du livre relatent l'histoire d'Edna qui, petite fille il y a de cela 80 ans, avait eu à lutter contre l'inégalité des sexes sévissant dans sa culture. On croirait une histoire talibane dans laquelle il est interdit aux filles de jouer dehors comme de recevoir une éducation, où on les prépare à une vie de servitude entre mari et enfants. Cette iniquité culmine dans l'horreur quand, à l'âge de 8 ans, elle subit sans en être avertie une brutale excision. L'excision des jeunes filles se perpétue silencieuse comme un feu qui couve, alimenté par l'absence de parole collective des femmes qui en ont-elles-mêmes été les victimes. Il aura fallu près de 80 ans à Edna pour l'écrire. Mais bien avant, elle revendiquait avoir souffert cette injustice, et militait contre. Transmuer le silence de ces victimes en sujet de discussion est primordial, tout comme parler du racisme, de l'homophobie, de l'inceste, autant que MeToo et Black Lives Matter, et comme – pardon si j'y insiste – briser le silence qui entoure l'accès aux soins pour les enfants atteints de spina bifida dans la plupart des pays en voie de développement. Le témoignage d'Edna me force à l'humilité, moi vieil homme aux cheveux blancs en mission ici en Afrique, moi qui n'ai jamais connu ni la faim ni la guerre, qui jamais n'ai dû fuir pour sauver ma vie. A ce moment, je voudrais me cacher dans la paume de ma main, comme une petite fille de 8 ans.

Toutes ces réunions Zoom hyper efficaces ont pourtant fini par me faire perdre contact avec ce qui compte vraiment : des mères et leur enfant gravement handicapé, elles-mêmes souvent abandonnées par leur mari et cherchant de l'aide et en face d'elles un système de soins qui leur demeure inaccessible. En dépit de ce qu'elles offrent bien des avantages, les visioconférences nous poussent à négliger la complexité du monde. Ces réunions ne nécessitent pas d'avoir recours à de longs vols polluants comme celui que j'ai dû prendre. Vous pouvez discuter et poser à votre interlocuteur des questions face à face, ou plus exactement écran à écran. Avec un méga-rendement, j'ai sauté d'une réunion à l'autre tout au long de la dernière année sans avoir à procéder à l'ajustement mental que nécessite une visite ailleurs et son voyage retour. Ceci n'est pas sans m'évoquer la différence entre l'envoi rapide d'un courriel et le temps requis pour adresser une lettre manuscrite, ornée d'un joli timbre, à un ami. Ce voyage s'apparente ainsi à un travail de « rééducation post-zooming ».

J'ai visité **notre bureau de Dar es Salaam** pour la première fois. Il a pris place dans un ancien centre commercial, en faillite dans le sillage de la Covid-19. Un vaste espace de réunion en commun y est entouré de bureaux : nous louons deux d'entre eux. De belles images sur nos fenêtres et nos portes permettent de saisir en un coup d'œil ce que nous sommes : des mamans, des bébés dans le besoin, la prévention primaire. Janet, ma collègue tanzanienne, a constitué une équipe très impliquée et qui ne craint pas le travail acharné.



Pierre Mertens visite le bureau de Child-Help à Dar es Salaam

Je découvre également **la toute nouvelle Maison de l'Espoir de Zanzibar**. Le bâtiment, aux chaudes couleurs de l'espérance, accueille aujourd'hui huit mères et leurs enfants. Tous sont ici pour une bonne raison. Certains enfants attendent d'être opérés, d'autres sont en convalescence avant le retour à la maison. Il y en a qui sont originaires d'autres îles comme Pemba et Mafiaö.

Plus tard, la petite Edna eut la chance de suivre à domicile les cours clandestins que son père organisait pour les garçons du quartier. Puisqu'elle était la fille de la maison, on tolérait sa présence au fond de la pièce, sans qu'elle fût toutefois autorisée à poser des questions ni même à répondre. Le Somaliland était à cette époque une colonie anglaise. Edna admirait son père, lequel -assistant de médecin aux maigres ressources- a porté secours à des centaines de gens et a même pratiqué des opérations mineures pour sauver des vies. Que feriez-vous si aucun médecin n'était disponible et qu'une mère et l'enfant qu'elle porte se trouvaient en danger de mort, une hydrocéphalie empêchant l'enfant de descendre par les voies naturelles ? Vous pratiqueriez une césarienne, quand bien vous-même ne seriez pas médecin. Ce n'est pas une question de fierté ou de gloire ; c'est une question de vie ou de mort. Très tôt, Edna fut autorisée à accompagner son père à l'hôpital, et petit à petit, elle se vit confier plus de tâches. Son rêve était de devenir un jour une authentique infirmière, et d'ériger un hôpital en l'honneur de son père.



Maison de l'Espoir de Zanzibar

MWAJUMA

Dans la Maison de l'Espoir, je suis assis aux côtés de **Mwajuma Khamisi**, la maman de Fatima. Une échographie réalisée en cours de grossesse a établi le diagnostic d'hydrocéphalie, aussi a-t-elle accouché par césarienne.

Ce ne fut pas une simple délivrance. Elle-même est restée trois jours dans le coma, et Fatima a été blessée lors de l'opération. L'enfant en a gardé sur le crâne une large cicatrice -et j'ai cru d'abord qu'elle était équipée d'un shunt et que celui-ci dysfonctionnait, car Fatima montrait clairement des signes de surpression aigüe. Et pourtant non : Fatima, aujourd'hui âgée de 6 mois, n'a toujours pas bénéficié de l'opération que son état réclame pourtant.

Après que Mwajuma fut remise de la césarienne et la blessure de Fatima guérie, toutes deux ont été renvoyées chez elles et enjointes de revenir deux mois plus tard, au motif que le crâne du bébé était encore trop mou pour permettre une opération. Tandis qu'au moment de son admission à l'hôpital elle était encore soutenue par son mari, à présent celui-ci battait et maltraitait Mwajuma. La famille avait fait bloc pour tenter de les réconcilier, mais l'homme ne voulait plus entendre parler ni de sa femme ni de sa fille. Mwajuma, les yeux pleins de larmes, me dit : « Dieu m'a donné ce bébé et je vais prendre soin de lui ». Elle a quitté son mari pour emménager avec Fatima chez ses parents, qui depuis s'occupent d'elles. Après deux mois,



elle est retournée à l'hôpital avec l'espoir qu'on opère son enfant malade. On l'a redirigée vers notre Maison de l'Espoir, du fait d'une trop longue liste d'attente. A cause de la Covid-19 sévit une grave pénurie d'oxygène. Voilà maintenant des mois qu'elle patiente à la Maison de l'Espoir, attendant la venue du Dr Piquer, un médecin espagnol à l'origine d'une impressionnante unité de chirurgie au sein de l'hôpital. Il doit arriver d'ici quelques jours et demeurer deux mois sur place.

L'équipe de la Maison de l'espoir fait tout son possible pour aider Mwajuma et améliorer son moral. « Tous, nous sommes à vos côtés dans l'attente : vous avez un enfant spécial et Fatima, elle, a la chance d'avoir une mère comme vous, spécialement attentionnée » dis-je pour la reconforter. Une Maison de l'Espoir a aussi cette ambition d'être un lieu où échapper à la solitude dans des situations parfois désespérées.

Edna se voit offrir par l'occupant britannique l'opportunité d'étudier les soins infirmiers à Londres. Quand elle s'en retourne au Somaliland, désormais sage-femme, elle a à affronter nombre de situations compliquées avec des moyens bien plus modestes que ceux dont elle disposait à Londres. Notamment, l'excision des filles entraîne de lourdes complications, de la conception jusqu'à l'accouchement.

Le manque de ressources, les listes d'attentes, les échecs... Le livre d'Edna fourmille de récits détaillant ce contexte.

Un immense fossé sépare les pays du Nord et ceux du Sud. **Child-Help a la volonté de le combler** par la conversion de notre médecine de pointe, sous certains aspects « hyperactive », en des soins préventifs. Il faut des interventions moins nombreuses et repensées, plus efficaces tant pour la mère que pour l'enfant. Il y a souvent des effets collatéraux aux différents traitements et examens. Par exemple, chaque jour des enfants meurent parce que les chirurgiens réclament un scanner –trop coûteux, parfois non nécessaire– avant l'opération. Les parents qui ne peuvent assumer cette dépense voient leur enfant supprimé de la programmation en chirurgie opératoire, tandis que sa tête elle continue de grossir, jusqu'à le rendre aveugle ou le conduire à une mort lente. Un scanner est une image à un moment donné, il ne reflète pas le développement réel. Si la tête s'est stabilisée et qu'il n'y a pas de signes cliniques de surpression, il n'y a pas à pratiquer d'opération. L'évolution peut être suivie en mesurant le tour de tête au moyen d'un simple mètre ruban, qui ne coûte rien.

L'absence de tomographie ne peut justifier le refus d'une intervention chirurgicale lorsque le cerveau de l'enfant est à risque.

L'hôpital est à présent incapable de remettre la main sur le dossier de Fatima, aussi à la faveur d'un Zoom j'ai demandé au Dr Piquer qu'il voit en priorité la mère et l'enfant toujours dans l'attente. Je crains que cette dernière n'ait déjà perdu la vue.

Quand Edna retourne à Hargeisa, son pays a recouvré l'indépendance mais se confond désormais avec la Somalie, laquelle était sous influence italienne. Et cet état de fait, les Somaliens y sont clairement opposés. Lors de la Conférence Coloniale de Berlin, les puissances occidentales ont découpé l'Afrique comme s'il s'agissait d'un gâteau. Le continent demeure dans son ensemble déchiré par son passé colonial et post-colonial, dont les partitions contre nature génèrent des conflits frontaliers et captent l'argent qui devrait revenir au secteur de la santé.

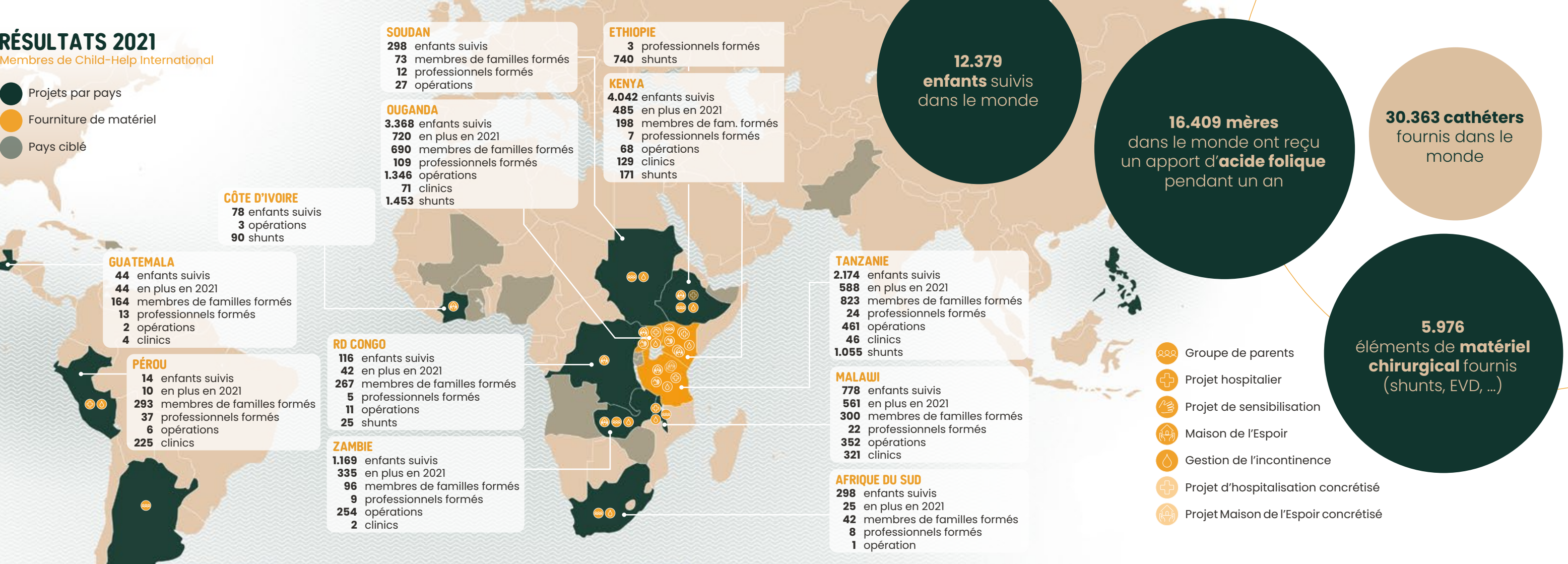
Edna passe par toutes les expériences. Son mari devient Premier ministre, puis il est mis à l'écart lors d'un coup d'Etat militaire. Il est envoyé en prison pour de nombreuses années. Elle qui jouissait d'une situation de richesse privilégiée sombre dans la pauvreté la plus crue. A soixante ans, cette battante parvient enfin à construire l'hôpital dont elle rêvait.



RÉSULTATS 2021

Membres de Child-Help International

- Projets par pays
- Fourniture de matériel
- Pays ciblé



GERTRUDE

Nous sommes dans l'avion entre Zanzibar et Mwanza, où notre nouvelle **Maison de l'Espoir** héberge 18 mères et enfants, chacun avec leur histoire et leurs raisons d'être là.

L'endroit est accueillant et reçoit les parents avec respect. C'est leur maison, ils l'entretiennent ensemble, y cuisinent, travaillent au jardin. Tout le monde est occupé dès 7h du matin et personne ne s'arrête pour le petit déjeuner de 8h.

Pour exprimer leurs sentiments, nous leurs proposons des couleurs. Le vert dit : « Je suis heureux ». Orange : « Ca peut aller, mais quelque chose me pose problème ». Rouge : « Je ne vais pas bien ». Gertrude anime la conversation. Beaucoup de vert, car ici les parents se sentent écoutés pour la première fois, mais aussi de l'orange et du rouge. Orange pour une mère de famille craignant que son mari ne soit pas présent le lendemain à l'hôpital. Rouge pour cette autre maman qui vient d'apprendre que son père est mort des suites d'un diabète et que l'on en rejette la faute sur son enfant atteint de spina bifida. Gertrude m'invite à me présenter. J'ai une hésitation, parce que Liesje, ma fille, est décédée alors qu'elle allait avoir 11 ans. Est-il opportun de communiquer cette information aux jeunes mamans? L'expérience m'a appris l'importance de dire la vérité. J'évoque Liesje, et ma voix devient soudain vacillante. Malgré toutes ces années, il m'est impossible de parler d'elle sans être pris d'un sanglot. Les larmes apportent

pourtant un réconfort, car elles attestent que Liesje est bel et bien, toujours, une part de moi-même. Je leur avoue ainsi être l'un d'entre eux, et qu'il y a de cela plus de 40 ans, personne ne m'avait dit que Liesje pouvait être sauvée. « Je sais ce que vous traversez. Je suis comme vous. »

A 7 heures le lendemain matin, trois mères et leurs enfants nous quittent pour se rendre à l'hôpital de Bugando afin d'y recevoir des soins. Par bonheur, le papa des jumeaux a répondu du présent. Dans un coin, Gertrude enseigne à une mère et son fils comment réaliser un drainage colique. Après le dîner, les mères au grand complet s'assoient en ronde et Gertrude leur dispense de l'information sur le spina bifida et sur l'hydrocéphalie. Une traduction qui m'est chuchotée me permet de suivre.



*La nouvelle Maison de l'Espoir
à Mwanza*



En route de la Maison de l'Espoir à l'hôpital

Gertrude fait un excellent travail, les mères lui posant des questions pertinentes mais difficiles, entre autres sur l'origine du handicap de leur enfant. Mon enfant pourra-t-il marcher, porter de l'eau sur la tête, avoir des relations sociales, étudier, concevoir des enfants, vieillir? Autant de questions auxquelles on ne peut simplement répondre par oui ou par non. Il est loisible de conter l'histoire de tous ceux qui ont pu relever ces défis, mais sans offrir de garantie pour les enfants. Alors peut-être que Liesje comme référence pour Child-Help, en ce qu'elle n'a pu vivre tout cela, peut agir tel un contrepoids aux exemples heureux que je mets en avant. Aux exemples d'enfants devenus plus tard médecins, ou comme Gertrude, atteinte elle-même de spina bifida, assistante sociale.

Nous nous asseyons à distance les uns des autres et **Gertrude commence son histoire :**

J'étais la première née de la famille et mes parents m'ont aussitôt acceptée telle que j'étais. Ma mère est profondément croyante et empreinte de spiritualité. Elle pense que toute chose a

un sens. Pourtant, son entourage direct a manifesté de l'hostilité : on lui disait que je jetais l'opprobre sur notre famille et que je n'arriverai jamais à rien. Les gens d'ici méprisent les enfants handicapés et ils les considèrent comme la cause de nombreux maux, et notamment des maladies qu'eux-mêmes contractent. Il s'en est même trouvé pour suggérer que je sois tuée afin de protéger du Mal la famille et le clan.

Mais ma mère croyait en moi. Elle m'a encouragée à aller vers l'extérieur et à nouer des relations avec mes semblables. Mon père aurait préféré me garder à la maison, mais ma mère était persévérante et, plus tard, m'envoya à l'école. Elle m'a montré comment placer un cathéter, et à l'âge de 6 ans je savais le faire par moi-même. Elle m'a appris à avoir confiance en moi. Par exemple, alors que je manquais d'abord d'assurance pour marcher sans attelle, j'ai pu m'en passer petit à petit.

J'ai appris à survivre, et ce malgré les obstacles d'un environnement qui souvent s'appliquait à m'humilier, à m'exclure. Je demandais à des filles



Gertrude explique le spina bifida et l'hydrocéphalie à la Maison de l'Espoir à Mwanza

qui s'éloignaient de m'attendre, mais elles s'enfuyaient en riant. Ce sont des choses qui vous glacent jusqu'aux os et vous laissent triste et désespérée.

J'ai un frère cadet et une sœur, laquelle était gravement handicapée. Elle ne pouvait ni marcher ni parler. Elle avait sans cesse des crises d'épilepsie et a fini par mourir à l'âge de 16 ans. Avant l'arrivée de ma sœur, ma mère a encore enduré deux fausses couches, mais malgré tous ces malheurs, elle n'a jamais cessé de se battre pour moi.

Les frais de scolarité sont devenus un problème car mon père n'avait pas de travail. Nous vivions dans une pauvreté indigente. Pour que je puisse étudier, ma mère et moi ramassions et emballions des noix, que nous vendions ensuite aux magasins locaux.

J'ai acheté un ordinateur d'occasion et vendais des chansons téléchargées sur Internet.

J'ai suivi ma scolarité secondaire en internat. Mes colocataires seuls étaient informés de mon incontinence. Mais il



a fallu que j'en parle aussi au soignant, car je devais parfois quitter un cours pour m'occuper de mon cathéter. Le directeur m'a poussée à investir mes talents de chanteuse, d'actrice et de musicienne.

Mais lorsque mon père a commencé une liaison avec une autre femme, la situation a pris un tour désespéré. J'ai dû interrompre mes études et huit

années se sont alors écoulées sans que je reçoive aucune formation. Ce fut la période la plus sombre de ma vie. Je me sentais très seule et vulnérable. Je suis tombée enceinte et le père de mon enfant a voulu que j'avorte. Je ne l'ai jamais revu. J'ai nommé mon fils Georvin, du nom d'un producteur de radio populaire à Arusha.

Finalement, mon oncle a financé mes études pour moitié, ce qui m'a permis de rejoindre les bancs de l'université. Non pour suivre des études de journalisme –ce qui était mon rêve – mais un cursus de travailleur social. Sans quoi mon oncle n'aurait jamais accepté de payer. Je compensais l'autre moitié de la dépense par la vente de noix et de musique, mais même ainsi joindre les deux bouts n'était pas chose aisée. Un moment, mon oncle est tombé malade et n'a plus pu m'aider financièrement. Mes professeurs me méprisaient et me rabaissaient. Les autres étudiants n'avaient pour moi guère de sympathie. Le directeur de l'école a proposé de participer à mes frais de scolarité en échange de relations sexuelles. Il a abusé ainsi de nombreuses filles et on

dit de lui qu'il est séropositif. J'ai pensé à mon enfant et j'ai refusé ; mon rêve de poursuivre des études s'est alors effondré. Ayant atteint l'avant dernière année de mon cursus, il ne m'était pourtant pas permis de passer mes examens car leur passage était conditionné au paiement des frais de scolarité. Mon père entretemps était tombé malade et revenu vivre parmi nous. Et c'est alors que je vous ai rencontré, Pierre. Comme si Dieu m'avait envoyé un ange. Vous avez payé mes dettes et avancé l'argent nécessaire à la poursuite de mes études, jusqu'aux examens finaux. J'ai remboursé ce prêt petit à petit en travaillant pour Child-Help. Ma vie alors a changé. Les professeurs de mon école se sont mis à m'apprécier et à reconnaître mon courage et ma ténacité. J'ai même été citée en exemple par d'autres filles. J'ai repris confiance en moi. Quand j'ai obtenu mes examens finaux, Janet m'a appelée et je me suis mise aussitôt à travailler pour Child-Help, et donc à rembourser le prêt. Child-Help m'a proposé un emploi à la Maison de l'Espoir de Mwanza, emploi que j'occupe encore aujourd'hui. Je peux à présent acheter des vêtements pour mon fils et il a un véritable cartable ! Il ne doit plus supporter les difficultés qui furent les miennes quand j'allais à l'école en haillons, des chaussures déchirées aux pieds. Car oui, la pauvreté était plus humiliante encore que le handicap.

Le montant du remboursement étant très modéré, je puis prendre soin de moi-même et de ma famille.

Si vous me demandez si j'aime mon travail, je vous répondrai non. Je n'aime pas mon travail : je l'adore ! Pas le travail en soi d'ailleurs, mais précisément ce que je fais. Les mamans et

moi sommes sur un pied d'égalité et je peux vraiment faire la différence dans leur vie ; c'est la dimension la plus gratifiante de mon travail.

Pierre, quand je vous ai rencontré à Arusha, vous m'avez dit être certain que je ferai la connaissance d'un homme bon. Ça m'a donné du courage. Et j'ai en effet rencontré quelqu'un ; il est un peu plus jeune que moi, mais gentil et attentionné. Je lui ai tout dit me concernant, je lui ai parlé de mon handicap et de mon fils. Pourtant, je crains d'être blessée, à nouveau. Il est gardien d'animaux mais n'a pas de travail. Il dit vouloir m'épouser et veut parler à mes parents, mais moi j'ai peur que sa famille me désapprouve. J'aimerais votre bénédiction avant de partager ma vie avec lui.

Je propose à Gertrude d'avoir un échange « Zoom », mais ne puis promettre de lui donner ma bénédiction. Les relations humaines sont problématiques et toujours complexes, mais c'est aussi ce qui les rend si fascinantes. Pour Gertrude, la bénédiction ne peut venir que d'elle-même.

Faire la rencontre de son petit ami supposera sans aucun doute un autre appel « Zoom » ...

Je prête le livre d'Edna à Janet. Galvanisé par Edna, Mwajuma et Gertrude, trois femmes fortes animées de la même détermination, je m'en retourne en Belgique.

Toujours, elles demeureront une source d'inspiration.



COLOPHON

Le rapport financier peut vous être
envoyé sur simple demande :
info@child-help.be

Introduction

Lieven Bauwens

Texte

Pierre Mertens

Mise en page

Bert Dombrecht

Photos

Pierre Mertens

Monday Agbonzee Jr.

Responsable d'édition

Lieven Bauwens

Coordination

Anke Leblicq

WWW.CHILD-HELP.BE

A large orange circle is centered on a dark gray background. Inside the circle, the text "#NOUVEAUDÉPART" is written in white, bold, uppercase letters.

#NOUVEAUDÉPART

Avenue De Keyser 58-60 boîte 19, 2018 Anvers

WWW.CHILD-HELP.BE